**INTERVENTION au Séminaire**

***masculinféminin+***

**La psychanalyse est-elle « queer » ?**

*Paola Casagrande, psychanalyste (12 mai 2022)*

*« Genres, sexualités, technologies, lois, capitalisme, médias et mode de vie sont de plus en plus noués dans une étreinte dont personne ne peut véritablement s’extraire » (Fabrice Bourlez).*

 *« Quand on est deux, on est au moins quatre ». (Julia Kristeva).*

Un mot tout d’abord sur le titre « masculinféminin+ ». Je l’ai emprunté au film « enquête »[[1]](#footnote-0) de Jean Luc Godard : *masculin féminin* (le + adjoint parle de lui-même et actualise le titre de JLG)*.* Nous sommes en 1966. C’est un film précurseur de la tentative de révolution sexuelle qui va suivre deux ans plus tard. Comme un état des lieux, JLG y interroge ce qu’il appelle après Freud le « mystère féminin », il analyse la figure féminine, sa fonction dans la société de consommation et la construction des femmes en tant que marchandises. Laura Mulvey, théoricienne du cinéma considère le cinéma féministe de JLG ainsi : « Godard a établi une série de maillons formant une chaîne, entre la figure de la femme en tant que consommatrice, la femme qui se construit elle-même en marchandise, et la femme consommée en tant que prostituée ». Dans un film précédent, *Une femme mariée*, JLG juxtaposait des images de pubs et l'aspiration d'une femme à atteindre une perfection de la féminité, en adéquation avec la société de consommation. Je vous parlerai de la plasticienne féministe ORLAN dont le trajet s’oppose aux canons de la beauté *féminine* de notre époque. Son œuvre est éminemment dérangeante pour certains, impressionnante et courageuse pour d ‘autres. Elle y fait le « sacrifice » de son visage.

Les questions du *masculin-féminin* et de l’inégalité entre les sexes ont créé des mouvements féministes très divers, mais d’autres questions de « combinatoires sexuelles inédites» ont surgi depuis et viennent complexifier *l’affaire des sexes* en provoquant de vives confrontations.

Les précédentes interventions lors du séminaire de l’année vous ont donné un aperçu de ce qui nous fait avancer dans notre réflexion sur les nouvelles économies sexuelles. Celles-ci viennent bouleverser les schémas patriarcaux, familiaux et hétéro-normés. Elles provoquent des débats entre les partisans d’un ordre conservateur et les partisans bienveillants et curieux d’une acceptation du monde nouveau qui se dessine sous leurs yeux.

Je vais m’attacher à développer ce nouveau rapport au corps qui ne cesse de nous mettre au travail de la pensée et qui vient bousculer les certitudes confortables et les préjugés, en reliant la question du corps à celle de l’identité. Je vais prendre le point de vue du psychanalyste et insister sur sa place inchangée (quelle que soit l’époque) comme « désir », une place théorisée par Lacan, dans le Séminaire *l’Ethique de la psychanalyse*. Enfin je tenterai de répondre à la question : « La psychanalyse est-elle queer ? ».

***La question du corps avec ORLAN***

Plutôt que d’explorer la question trans-identitaire, ses innombrables modes et facettes et égrainer tous les repères théoriques psychanalytiques qui nous aident, si on réussit à *les mettre en veilleuse*, à tenir une *place sans opinion*, j’ai décidé de vous parler d’une plasticienne qui *aide à* *penser* le sentiment d’étrangeté que peuvent ressentir des patients par rapport à leur corps. Certains êtres ont la capacité à « sublimer » leur vie. Dans *l’Ethique de la psychanalyse*, Lacan donne de la sublimation cette formule : «   Et la formule la plus générale que je vous donne de la sublimation est celle-ci -elle élève un objet à la dignité de la Chose[[2]](#footnote-1) ». Une artiste du mouvement « Body-Art » a construit intellectuellement et plastiquement un geste de transformation du corps. Certains d’entre vous la connaissent peut-être. Elle se nomme ORLAN, de son vrai nom Mireille Porte (l’écriture de son pseudonyme est en capitales ; c’est déjà pour elle un geste artistique, un pas de côté). Son cheminement plastique ne cesse d’impressionner, voire d’horrifier certains ; elle vient interroger et penser le concept d’identité féminine, jusqu’à l’inscrire sur son corps.

En 1977 ORLAN s’invite à la Fiac et offre au public un premier geste scandaleux, *Le baiser de l’artiste*, qu’elle raconte ainsi en 2015 : «  Cela se passait pendant la Foire internationale d’art contemporain pour illustrer mon texte « Face à une société de mères et de marchands », où je parlais des deux stéréotypes de femme auxquels il est très difficile d’échapper : Marie, la sainte, et Marie-Madeleine, la prostituée. J’avais fixé le prix d’un baiser à l’artiste à cinq francs ; il fallait que ce soit une seule pièce, qui se voit, qui soit grosse. Le scandale a été énorme. J’ai été invitée chez Bouvard dans son émission Le Dessus du panier. Le lendemain, j’étais virée de mon poste de formatrice d’élèves et animatrice culturelle dans l’école privée *Les Trois Soleils [[3]](#footnote-2)*». Elle précise qu’aucun mouvement féministe ne l’a soutenue, ni d’ailleurs le milieu de l’Art contemporain.

Ses gestes les plus radicaux commencent en 1989 par la lecture d’un livre. Elle reçoit l’ouvrage *La robe*. *Essai psychanalytique sur le vêtement*, rédigé par la psychanalyste lacanienne Eugénie Lemoine-Luccioni. Elle est impressionnée à la lecture du chapitre intitulé : « La seconde peau ». ORLAN y lit ces lignes qui inspireront ses performances : « La peau est décevante […]. Dans la vie on n’a que sa peau […]. Il y a maldonne dans les rapports humains parce que l’on n’est jamais ce que l’on a […]. J’ai une peau d’ange mais je suis un chacal […], une peau de crocodile mais je suis un toutou, une peau de noire mais je suis un blanc, une peau de femme, mais je suis un homme ; je n’ai jamais la peau de ce que je suis ».

Après la lecture de ce texte, ORLAN décide de s’opposer à l’idée selon laquelle on ne pourrait pas toucher à son corps sans s’exposer à de graves dommages et à un risque de désintégration subjective. Elle dénonce une posture religieuse du corps sacré, intouchable, à respecter dans ce qu’il a de naturel, à accepter tel que Dieu l’a fait. L’enjeu, pour elle, est alors de parvenir, je la cite, « […] en prenant des précautions infinies […] à mettre en place cette chose-là sans perdre sa sérénité, sans qu’il y ait de problème, en essayant de trouver les solutions pour qu’il y ait le moins de douleur possible », dans le droit fil de son « interrogation du statut du corps dans notre société et particulièrement du corps des femmes[[4]](#footnote-3) ».

ORLAN réinvente son visage par la chirurgie esthétique et opère, au sens propre comme au sens figuré un geste subversif de la transformation de son visage. De 1990 à 1993 « Se déformer plutôt que se conformer » semble avoir été son viatique. ORLAN s’oppose à la tyrannie de la beauté du corps féminin imposée par les hommes. Son corps est un continuel champ d’expérimentations artistique et politique. ORLAN parvient à convaincre des chirurgiens d’intervenir sur son visage pour le réinventer, dans des performances chirurgicales conçues comme de véritables fêtes, mettant à l’honneur la chair et bannissant la douleur. Elle met en scène sept opérations chirurgicales qu’elle filme et se fait greffer des petites « cornes » au-dessus des sourcils.

Plus tard, la série de portraits « Self-Hybridations », où elle fusionne virtuellement son visage avec celui d'autres femmes – des Mangbetu au front déformé ou encore l'ethnie Apatani aux narines élargies –, illustre son éternelle rébellion : celle d'une mutante en guerre contre les clones.

Dans une autre collection de montages photographiques elle croise des parties de son visage et de son corps avec des portraits célèbres de l’Histoire de l’Art, comme ceux de Jacqueline Rocque et de Dora Maar par Picasso. Ces self-hybridations ont également pour objectif de sortir de l’anonymat des femmes qui furent tout aussi importantes pour l’Histoire de l’Art que les hommes qu’elles ont côtoyés, mais qui ont été progressivement oubliées, au profit de leurs homologues masculins.

L’artiste s’interroge : « La nature nous donne l'exemple des transformations énormes qu'elle fait subir à notre enveloppe charnelle, du bébé jusqu'au vieillard ; pourquoi ne ferions-nous pas de même grâce aux progrès de la médecine ? ». Oui, pourquoi ?! ORLAN transgresse et réclame une opération hors normes, à mille lieues du corps idéal. La patiente ORLAN n'est pas passive, loin delà : elle lit un texte, dessine avec son sang et donne des directives pour que soient constitués des reliquaires avec sa chair. Elle transforme le bloc opératoire en atelier d'artiste, habille les chirurgiens de vêtements griffés par des couturiers, fait filmer les scènes retransmises dans une dizaine de lieux, dont une galerie à New York et le Centre Pompidou à Paris. « J'ai accepté avec enthousiasme parce que j'avais l'impression de rentrer dans l'histoire de l'art avec vous ! », a déclaré le médecin qui l'a opérée la première fois, en tenue de Paco Rabanne.

L’entreprise d’ORLAN est d’accomplir « a woman-to-woman transsexualism » qui consiste en une rectification de l’image externe de soi à partir d’une perception interne du corps. « Je ne suis pas la femme que je suis, j’ai un autre visage », dit-elle. Et elle y affirme qu’il y a « un fossé entre ces deux images, qu’on n’a jamais vraiment le corps de son sexe, et par conséquent qu’il n’y a pas d’identité féminine donnée ou normative, mais une indétermination fondamentale qui ouvre une chaîne potentiellement indéfinie de transformations ». Elle dit aussi : « Mon travail n’est pas dirigé contre la chirurgie esthétique, mais contre les standards de la beauté, contre les diktats de l’idéologie dominante qui s’impriment toujours davantage sur la chair féminine *et* masculine  ».

« Après mes opérations chirurgicales, explique-t-elle, j'ai compris qu'on ne peut pas dire « je suis », mais « je sommes » parce qu'on est fabriqué par les autres ». Ce qu’elle nomme ses « Self Hybridations » seront donc une autre façon de se métamorphoser*,* de« brouiller les cartes, de transformer le réel en virtuel et vice versa »*.*

D'autres chirurgiens ont refusé d’emblée. L’un d’eux a protesté en ces mots : « Ici, l'artiste, c'est moi. Mettre des implants pour les joues sur le front ! Mais vous serez imbaisable ! ». L’argument renforce le geste artistique d'ORLAN, qui s'adresse alors à une chirurgienne américaine féministe. « La chirurgie esthétique est l'endroit où le pouvoir de l'homme sur le corps de la femme peut s'inscrire avec le plus de force »*, assène* l’artiste. Dans son Manifeste de l'art charnel, écrit avant les opérations, ORLAN assure ne pas s'opposer à lachirurgie esthétique, mais vouloir « dérégler les codes habituels de l'esthétique, mettre de la figure sur mon visage, c'est-à-dire de la représentation. ». ORLAN a fait de la chirurgie un outil artistique, et de son corps dé-sacralisé un matériau sculptable.

# « Toute ma vie, j’ai essayé de casser les murs entre les générations, les sexes, les couleurs de peau, les pratiques artistiques », dit-elle aujourd’hui (Article dans le journal Le Monde, 20 avril 2022).

***Le concept d’identité de Georges Devereux***

La posture du maître dogmatique (dénoncé inlassablement par Lacan), appliquant la doxa comme un catéchisme « tel un cachalot sur sa banquise » (c’est ainsi que le philosophe Peter Sloterdijk qualifie le professeur d’université qui se coupe du mode environnant) n’est pas de mise pour une ou un psychanalyste. La théorie psychanalytique ne peut être figée, écrite une fois pour toute. L’époque vient la bousculer. Elle a toujours été reliée au monde n’est-ce pas ? La théorie fut écrite postérieurement à la symptomatologie de l’époque, à partir de la clinique, comme on dit. Pourquoi se figerait-elle dans le marbre aujourd’hui ? Par confort, dogmatisme ou conservatisme ?

Quelque chose vient créer des remous et diviser un tant soit peu la profession. Silvia Lippi[[5]](#footnote-4), psychanalyste, fait une lecture très critique du dernier livre d’Elisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires,* où cette dernière « prétend montrer que l’attachement à l’identité des minorités (de genre et de race) est dû à une prédisposition narcissique qui vise à valoriser le moi. Elisabeth Roudinesco y voit une « angoisse identitaire », qui pour cette historienne de la psychanalyse, aurait renversé les objectifs des luttes émancipatrices d’antan, amplifiant ainsi ce qu’elle nomme, à la suite de l’historien et sociologue américain Christopher Lasch, une néfaste « culture du narcissisme [[6]](#footnote-5)». Les cultures identitaires seraient pour eux la suite logique des cultures du narcissisme de l’ère post-moderne, fondées sur le culte du corps, la chute des interdits et la jouissance sans limites.. Le besoin d’affirmation des identités minoritaires est donc pour ces deux historiens critiques de *la décadence* de notre époque : « Le credo d’une société à la fois dépressive et narcissique » qui répond par le culte de soi à « l’affaiblissement de l’idéal collectif [[7]](#footnote-6)». Lors d’une émission télévisée Elisabeth Roudinesco n’a-t-elle pas dit : « Je trouve qu’aujourd’hui, il y a une épidémie de transgenres. Il y en a beaucoup trop ! ». Les réactions ont été vives. Le terme « épidémie » a fait polémique. Elisabeth Roudinesco nous avait habitués à plus de rigueur intellectuelle…

Il me semble qu’on ne peut opposer si radicalement narcissisme et idéal collectif tant les rapports à soi-même et à l’autre sont entrelacés, mouvants et constituent l’identité personnelle mêlée de commun et d’unicité. Ma référence à la question identitaire est celle qu’a développée Georges Devereux en 1985 dans son *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Il y donna à mon sens la plus convaincante et la plus féconde des définitions de l’identité.

En voici l’essentiel. Georges Devereux définit l’identité comme « une espèce de boîte à outils » composée d’une infinité de « classes » qui constituent une série : « une série d’appartenances de classe ». Un individu peut dire : « Je fais partie du groupe des habitants de Metz, je fais partie du groupe des hommes aux yeux bleus, je fais partie du groupe des seniors, je fais partie du groupe des catholiques non-pratiquants, je fais partie du groupe des abstentionnistes, je fais partie du groupe des passionnés de football, je fais partie du groupe des hommes de nationalité française, je fais partie des commerçants, etc. ». La liste est infinie. Les combinatoires multiples constituent un assemblage identitaire original et unique. Vous pouvez lister ce qui compose votre assemblage. Je cite Georges Devereux : « Lorsqu’un individu possède un nombre suffisant d’identités de classe suffisamment diversifiées, chacune d’elle devient un « outil », et leur totalité une espèce de « boîte à outils » qui, à la fois, actualise et met en œuvre socialement son modèle unique de personnalité. Mais lorsqu’une des identités de classe d’un individu est hyperinvestie, et cela au point d’entrer en collision brutale avec toutes les autres identités de classe, ou même de les subordonner totalement à elle, des manifestations singulièrement dysfonctionnelles de l’identité de classe commencent à apparaître[[8]](#footnote-7) ». Il donne des exemples : *La* *Marseillaise* fait appel aux enfants, mais seulement à ceux de la Patrie ; le slogan marxiste incite « les travailleurs du monde à s’unir ». Cependant, Staline a dû faire appel à *l’identité ethnique* des Russes pour aller combattre les armées nazies allemandes. Il est des époques guerrières où il s’avère efficace pour un camp de gommer toutes les identités de classe sauf celles qui s’avèrent opérationnelles. Mais, Devereux défend l’idée cependant que c’est la « dissimilarité, fonctionnellement pertinente d’un homme par rapport à tous les autres qui le rend humain : semblable aux autres précisément par son haut degré de différenciation. C’est ce qui lui permet de s’attribuer « une identité humaine », et, par conséquent, aussi « une identité personnelle[[9]](#footnote-8) ». Devereux repère comment l’hyperinvestissement par exemple de l’identité ethnique cesse de faire de celle-ci un « outil » s’il oblitère toutes les autres identités de classe. L’identité ethnique devient alors selon ses propres mots « une camisole de force ». Devereux de conclure son chapitre ainsi : « Si l’on n’est rien qu’un Spartiate, qu’un capitaliste, qu’un prolétaire, qu’un Bouddhiste, on est bien près de n’être rien du tout et donc de ne pas être du tout[[10]](#footnote-9) ». Peut-être avez-vous vu le film *Devine qui vient dîner* de Stanley Kramer ? Le fils, interprété par Sydney Poitiers s’adresse à son père : « Ton problème est que tu te considères comme un homme noir, alors que moi je me considère comme un homme ».

Inversement, dépouiller l’autre de toutes ses identités de classe pertinentes -sauf une- revient à le dépouiller de son identité d’homme. Les exemples ne manquent pas.

***Le désir de l’analyste. Dante et Virgile[[11]](#footnote-10)***

Une des tâches de la cure analytique consiste, à partir d’un trait qui fait symptôme, d’ouvrir le sujet à ses autres identités qui composent sa riche « boîte à outils », de le conduire par la cure à renoncer à « sa camisole de force » réductrice de sujet. Je parle de « conduire » le sujet en référence à l’image évoquée par Freud à un patient qui l’interrogeait sur le dispositif. Le 29 mars 1922 Ernst Blum (neurologue) commence son analyse avec Sigmund Freud. Pendant cette période qui dure quelques mois, Ernst Blum prend des notes de 55 séances. Ce n’est qu’en 1972 que Ernst Blum reprendra ces notes et en écrira un compte-rendu qu’il adressera à son ami Manfred Pohlen, psychanalyste. Ce dernier en élaborera en 2010 un ouvrage : *En analyse avec Freud*. Je retiendrai des *Notes* de Ernst Blum (que l’on peut lire en annexe de l’ouvrage) deux déclarations que Freud fait à son patient : elles dévoilent son paradigme analytique et décrivent l’esprit qui gouverne son travail pendant l’analyse.

La première déclaration concerne le modèle de la direction de Freud en tant qu’analyste : *un poète qui conduit un poète*. Il se compare à Virgile qui accompagne Dante « sur le chemin qui mène de l’enfer au purgatoire jusqu’au  sommet de la montagne [[12]](#footnote-11)». Ernst Blum relate comment  « A plusieurs reprises au cours de l’analyse, Freud a établi une analogie avec Virgile/Dante et avec la traversée de l’enfer et du purgatoire. Partant, il a évoqué la situation au cours de laquelle Virgile resté en arrière, Dante peut continuer seul son chemin [[13]](#footnote-12)». Manfred Pohlen commente ainsi cette première déclaration : « En introduisant cette parabole, Freud met en scène l’analyste comme « poète » et la procédure psychanalytique comme « création poétique »[[14]](#footnote-13). Deux poètes cheminent, liés par la magie du transfert. La seconde déclaration paradigmatique a trait à l’appréciation des phénomènes humains que Freud conçoit à travers la conception artistique, notamment en considérant les symptômes comme des créations artistiques. Le chemin de Dante et Virgile imageant l’analyse peut vous semblez une métaphore prétentieuse. Pourtant c’est ainsi que j’aime envisager la cure analytique : *une expérience poétique dantesque.* Et pour le dire avec la langue de Devereux, la cure permet au patient d’acquérir […] « le plus grand degré de liberté dans la sélection des segments de toute la gamme potentielle des comportements » que le sujet décide  […]  « d’actualiser à un certain moment[[15]](#footnote-14) ».

La nostalgie d’un temps révolu et idéalisé ne cesse de me déranger. La posture nostalgique et moralisatrice de « pleurnicheuse du genre » de E. Roudinesco ne permet pas d’accueillir *ce qui vient*. C’est l’opinion d’une historienne, ce n’est pas celle d’une psychanalyste. Ce regard fait obstacle de manière évidente à l’écoute psychanalytique qui doit demeurer une écoute « sans opinion », c’est ainsi que Lacan la définissait. J’aime particulièrement aussi cette autre définition de l’écoute donnée par Julia Kristeva : « Une écoute amoureusement distraite » (Dans *Histoires d’amour*, 1983). Dans l’espace clôt du cabinet, le psychanalyste se met à entendre le patient conteur d’une histoire aux multiples variations ; il entend les signifiants d’un monde singulier *et* les signifiants d’une époque. Cette expérience de la cure, l’analysant s’y engage *sans promesse*: ni celle de la guérison, encore moins celle du bonheur. Cette expérience fondamentalement *singulière* se situe dans un espace en dehors du « service des Biens », comme aimait à le répéter Lacan dans son *Ethique*. Ce qui n’empêche pas le courageux analysant d’attendre de son analyste (à qui il suppose un savoir) qu’il lui apporte le Paradis. Sans cette foi « laïque » (disait Freud), dont le ressort est le transfert, s’engagerait-il sur ce long chemin ?

Quand un patient paraît, surgit un premier paradoxe. Le patient est dans la croyance que l’analyste pourra répondre à la question : « Que suis-je ? ». Néanmoins le patient a tendance à se présenter le plus souvent par un trait, un symptôme accolé au verbe « être ». Il affirme : « Je *suis* dyslexique, je *suis* TDAH, je *suis* dépressif, je *suis* Asperger, je *suis* haut potentiel, je *suis* un angoissé, je *suis* phobique, je *suis* homosexuel, je *suis* trans-genre, etc. ». Le « je suis » me met en arrêt. J’y entends la réduction de l’être à un trait. Dans l’ici et maintenant du cabinet. Et moi de penser : « Quoi d’autre ? ». Finalement, ce n’est paradoxal qu’en apparence. Il me plaît à imaginer que la demande du patient est la suivante : « Je crois que je ne suis que cela, aidez-moi à penser : que suis-je d’autre (s)». Des patients qui se disent « Trans » se présentent avec un corps qu’ils disent ne pas leur convenir ; ils parlent d’un corps qui ne dit pas toute la complexité de leur désir, en opposition avec le mode du « désirer » que la société leur impose. Avec ce corps, ils disent qu’ils ne peuvent pas être désirés, se désirer eux-mêmes, désirer l’autre. Qu’ils ne peuvent aimer et être aimés. Leur corps leur est étranger. Pourquoi vouloir pathologiser ce constat et l’embarras dont ils témoignent ? J’ai pu entendre dans un colloque de psychanalyse, il y a deux décennies : « Les transsexuels sont psychotiques ». Cette généralisation m’avait semblé scandaleuse.

Il ne suffit pas d’aller en salle de gym, chez le coiffeur, de changer de garde-robe ou d’affiner la silhouette pour répondre à l’injonction sociétale de se conformer à un modèle gracieux et désirable. La quête est ailleurs. Le trans-identitaire a une autre revendication que celle esthétique : il veut « habiter » un autre corps. Cette quête peut venir occulter toutes les autres quêtes que les hommes sont en mesure d’accomplir tant elle vient annihiler, ou obscurcir *un temps* les nuances multiples de leur être et fonctionner comme une « camisole de force ». J’insiste sur « un temps ». Il est des révoltes, des quêtes, des époques du sujet où la réduction à un trait s’impose ou est imposée par les événements (personnels ou historiques). L’exemple extrême des hommes en guerre pose la question cruciale de comment garder une « identité humaine » quand la boîte à outils identitaire se réduit comme peau de chagrin.

Tous les hommes en guerre parviennent-ils à garder « une identité humaine » ? On peut en douter, us égard à l’actualité. Dans sa réponse à Einstein en 1932 à la question « Pourquoi la guerre ? », Freud ne se montre guère optimiste sur le penchant pulsionnel de l’homme[[16]](#footnote-15). Je vous invite à relire la lettre de Freud à Einstein. Une phrase seulement : « La mise à mort de l’ennemi satisfait un penchant pulsionnel[[17]](#footnote-16) ».

Au sein de nos cabinets, lieu de l’écoute au « un par un », nous assistons au processus de transformation-réfection de la cathédrale identitaire de chacun. J’aime à penser l’individu comme une « cathédrale proustienne » toujours en rénovation, dont un des éléments qui oscille vient menacer l’édifice entier. Les éléments qui composent la cathédrale sont l’infinité de signifiants enchaînés les uns aux autres. Sans oublier les fameuses « paperolles » à la Proust qui figurent la re-composition ou la ré-écriture infinie.

Qu’un des maillons d’une chaîne menace *l’incohérence organisée*, et c’est toute la chaîne qui se délie jusqu’à l’effondrement possible. La cure s’intéresse aux ré-agencements de signifiants propres à faire tenir l’ensemble, *à peu près*. J’insiste, encore, sur l’ « à peu près ». Finalement, qu’est-ce d’autre que du bricolage post-fabrication ? Ce que j’ai nommé « cathédrale » a été érigée par de nombreux bâtisseurs (le patient lui-même en faisant partie) se succédant dans le temps, et elle nécessite des « interventions » lors des diverses oscillations qui sont les signes-symptômes pertinents de son imperfection. Bien que l’imperfection ou la dysharmonie soient de structure elles imposent la recherche d’équilibre d’un funambule. Autre image qui peut venir dire quelque chose de ce qui se passe sur le divan. Tout le monde en est curieux, n’est-ce pas ? Le succès de la série « En analyse » le prouve ! Un patient me dit : « J’ai bien compris ce que je fais ici : c’est un peu comme si j’étais en train de me noyer et de fabriquer ma propre bouée ».

Lacan aimait dire que l’acte analytique était « insensé », au sens de « pas de sens ». Vous pourriez vous demander  alors : « Que peut être un « acte » analytique  » ? Lacan en donne, dans son Séminaire *L’acte analytique,* une définition minimale : c’est ce qui fait que les choses ne sont plus pareilles *après* qu’*avant*. Quelque chose a bougé, a changé dans l’édifice architectural et c’est irréversible. Nous l’entendons dans le discours de nos patients quand ils commencent à dire : « C’est étrange, avant je disais ou faisais ou ressentais ceci ou cela, maintenant quelque chose a changé, je dis ou fais ou ressens cela ». L’analysant pianote sur son clavier, tel le concertiste jouant une pièce de musique sur un « piano préparé » à son insu (croit-il), un piano qui restitue des sons inhabituels et discordants. Le sujet est ce clavier qui active des cordes embarrassées par des objets sur-ajoutés qui viennent étonner l’analysant et lui faire croire qu’il rate sa prestation malgré l’application qu’il y met. Vous aurez compris que je veux imager le ratage structurel de l’Etre dans son essence.

Revenant à la question du sexuel, savoir que cela rate toujours (le « Il n’y a pas de rapport sexuel » de Lacan nous l’enseigne) nous donne la dimension de la prétention qu’il y aurait à *savoir pour un* *autre* comment ne pas « rater » son rapport à l’autre. Le non-rapport sexuel ne signifie pas qu’*il n’y a pas* d’acte sexuel. Il signifie qu’entre moi et l’autre il n’y a pas de rapport de continuité, qu’il n’y a que des tentatives vouées à l’échec. Seul l’amour y supplée, disait Lacan, et nous offre quelques illusions sans lesquelles le désespoir gagnerait. Alors puis-je croire par l’illusion de l’amour que l’autre viendra combler mon incomplétude ontologique ? Dans un entretien avec Eric Marty, Jacques Alain Miller dit ceci : «  En définitive, entre ces êtres parlants et parlés, ces « parlêtres », néologisme de Lacan, il peut se tisser quelque chose qui ressemble à un rapport, mais ce ne sera jamais qu’une pièce rapportée, une liaison contingente, singulière, instable, révocable, qui s’établit toujours de traviole » (Entretien paru dans « La règle du jeu »). Comme le fameux « piano préparé » de John Cage. Mais le caractère « de traviole » n’en permet pas moins des créations originales, de nouveaux agencements, des surprises. C’est l’effet de « surprise » qui vient faire rupture avec le moulin à paroles et saisir analysant et analyste. L’expérience sublimatoire de la cure vient ré-écrire la symphonie du non-rapport sexuel et crée une nouvelle façon d’exister comme Etre sexué.

***La psychanalyse est-elle « queer » ?***

Un philosophe-psychanalyste, Fabrice Bourlez, qui a publié en 2018 *Queer psychanalyse, Clinique mineure et déconstruction de genre* formule un vœu : « Le changement, le mouvement vient toujours du Dehors, de ce qui fait irruption sur la scène analytique, contre elle, déconstructions idéologiques, philosophiques, partisanes y compris. Le Dehors entre dans nos cabinets, dans nos institutions et nous prie de nous plier. Il nous enjoint de ne pas répéter. Il nous demande de ne pas systématiser. Bref, inventer[[18]](#footnote-17) ». J’ajoute, que si une ou un psychanalyste est dans l’incapacité de se mettre au diapason de la subjectivité de son époque, alors il doit renoncer à la psychanalyse. Car c’est justement cela la spécificité subversive de cette discipline.

J’en arrive à la question un tant soit peu provocatrice contenue dans mon titre : la psychanalyse est-elle « queer », dans le sens « peu commun », « étrange », « bizarre » ? Dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, ou dans *Malaise dans la civilisation* nous pouvons lire que pour Freud homosexualité et hétérosexualité sont problématiques au même titre. Pour Freud les voies du désir sont à interroger au-delà d’une éventuelle orientation ou identité sexuelle. L’objet de la pulsion n’est ni l’objet d’un besoin, ni celui d’un instinct naturel. Il s’agit d’un objet qu’on cherche en permanence, dont on ne peut se passer. Qui insiste. Freud le situe à la lisière de l’intérieur de votre corps et de votre environnement : un composé de corps, de psychisme et de culture, en somme.

Quelle est la quête essentielle de l’homme ? Son bonheur pulsionnel, répond Freud. Freud n’est pas un admirateur béat de la civilisation de son époque. Il s’insurge contre ce qu’il appelle un « renversement » de la culture : de pacifiante et créatrice, elle peut devenir une instance interdictrice, « injuste » selon son propre terme. Il donne l’exemple des mesures restrictives concernant le choix d’objet d’amour. Je le cite : « Le choix d’objet de l’individu sexuellement mature est réduit au sexe opposé, la plupart des satisfactions extra-génitales sont interdites comme perversions […]. L’amour génital hétérosexuel continue à subir le préjudice causé par les limitations de la légitimité et de la monogamie [[19]](#footnote-18)».

Pour Freud il n’y a rien de plus plastique que cet objet pulsionnel, rien de moins conforme à un quelconque ordre sociétal, rien de plus rétif à une quelconque éducation à être fille ou garçon. Quand Freud affirme que nous avons été des pervers polymorphes, il ne dit pas autre chose : notre libido, toute pleine d’objets pulsionnels, notre vie onirique et notre vie sexuelle ne sont fondamentalement pas *straight (*Fabrice Bourlez*)*. Elles sont pleines de fantasmes « bizarres », de désirs défendus par papa-maman eux-mêmes soumis à l’époque. En résumé, du côté du sexuel, à chacun sa façon de *dysfonctionner*. Si l’on pense que Freud écrit cela au début du XXe siècle, c’est saisissant. C’est même assez « queer » de se dire que ce qui anime le sujet humain dans sa recherche de plaisir varie pour chacun et chacune, que le désir est insatiable et « bizarre » et, dira-t-il aussi, qu’il ne connaît pas la norme. Lacan ne dira pas autre chose. Citons encore Freud. Dans *L’inquiétante étrangeté et autres essais*, on peut lire : « Que la vie pulsionnelle de la sexualité en nous ne peut être domptée entièrement, et que les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients, ne sont accessibles au moi et ne sont soumis à celui-ci que par le biais d’une perception incomplète et peu sûre, reviennent à affirmer que le moi n’est pas maître en sa propre maison[[20]](#footnote-19) ».

Les nouvelles économies sexuelles semblent venir questionner « la différence des sexes », un des moteurs conceptuels de la psychanalyse. Mais comme chacun sait un concept fécond à une époque donnée peut devenir « usé » au point de reproduire des dogmes. Il convient alors de l’interroger et de le faire évoluer. Voire de l’abandonner ?

Notre époque n’efface point *l’attirance* des sexes mais vient dire qu’il y aurait « *des »* différences des sexes. « Ses contours réclament une perpétuelle re-problématisation[[21]](#footnote-20) ». Dans *Différence et répétition*, Gilles Deleuze invite à penser cette reproblématisation : « La naissance et la mort, la différence des sexes sont les thèmes complexes de problèmes avant d’être les termes d’une simple opposition. Il se peut que dans leur transcendance, par rapport aux réponses, comme dans leur insistance à travers les solutions, dans la manière dont ils maintiennent leur béance propre, il y ait forcément quelque chose de fou[[22]](#footnote-21) ».

Peut-être pouvons nous avancer que la différence anatomique des sexes n’est plus à considérer comme unique différence qui structure psychiquement les êtres mais bien plutôt qu’elle fait partie de *la série des différences*, comme on a pu le dire avec Devereux, qui unit chaque Homme aux autres et fonde ce qui le rend « humain », « précisément par son haut degré de différenciation » (Devereux).

Jacques Alain Miller, dans un article du 22 avril 2021 intitulé *Docile au Trans* - *Analyse de la crise et* *de la révolte des transsexuels* nous rafraîchit la mémoire. Freud vint se former d’octobre 1885 à février 1886 auprès de Charcot. Celui-ci exhibait sur scène des femmes dites « hystériques », prises communément pour des simulatrices ou des comédiennes. De retour à Vienne, Freud ne se fit pas un disciple de Charcot, mais commença à écouter ces patientes une par une, puis entreprit de les « allonger » en pratiquant la « talking cure ». C’est ainsi qu’il fit naître cette « étrange » pratique qu’est devenue la cure psychanalytique. Une pratique « queer », pourrait-on dire.

Plus d’un siècle s’est écoulé depuis la découverte freudienne. Un ouvrage, *Trouble in gender* de Judith Butler (1990) est venu secouer le cocotier de l’affaire sexuelle. Mais pour le champ psychanalytique une difficulté de taille apparaît dans l’œuvre de la théoricienne du « genre ». C’est Eric Marty qui la souligne dans son dernier livre *Le sexe des Modernes[[23]](#footnote-22)*. La vision du genre de Judith Butler est celle d’un monde *essentiellement* construit socialement, sans subjectivité. Pour Judith Butler aucun individu (le sujet n’existe pas chez Judith Butler) n’échappe à la performativité sociale du genre. Une quelconque « liberté » individuelle ne fait pas partie de son vocabulaire. Toute référence à la subjectivité est hors de sa théorie, encore moins toutes formes de désirs individuels. Mais, me direz-vous, Judith Butler n’est pas psychanalyste. Elle est sociologue et l’inconscient ne fait pas partie de sa grammaire. Pourquoi le lui reprocher ?

La question cruciale et toujours actuelle de la psychanalyse est la suivante : comment peut-elle demeurer une épistémologie critique qui se règle sur les nouveaux signifiants émergeants d’autres champs d’étude, dans une société donnée ? Les travaux sociologiques de Judith Butler en font partie. Comment la psychanalyse peut-elle demeurer une épistémologie dont la spécificité subversive est précisément celle de sortir des voies normatives et pathologisantes ? Freud en son temps réfutait par ailleurs qu’elle puisse être une « vision du monde », et encore moins qu’elle puisse être prédictive.

La réponse est tout entière dans le séminaire *L’Ethique* *de la psychanalyse* de Lacan qui y théorise la place de l’analyste dans la cure, comme « désir » : une place vide, sans opinion, dans le respect de la vérité subjective de l’analysant, au diapason de son époque. Ce Séminaire et ses prises de position théoriques contre la normalisation/rééducation des sujets lui valurent en 1963 ce qu’il appela son « excommunication majeure » de la toute puissante association psychanalytique internationale (IPA). A vie. Pour s’être montré un *Résistant* face à ceux qu’il appelait « Les Hommes d’Etat de la psychanalyse » (dans le Séminaire VII, *L’éthique de la psychanalyse*).

.

1. Jean Luc Godard s’inspire de deux nouvelles de Guy de Maupassant : *Le signe*, 1887 dans La Horla et *La femme de Paul*, 1881 dans La maison Tellier. [↑](#footnote-ref-0)
2. Jacques Lacan, «  L’objet et la Chose », dans le *Séminaire* *livre VII, L’éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 133. [↑](#footnote-ref-1)
3. ORLAN, *Scandale à la Fiac : Comment le « Baiser de l’artiste » d’ORLAN a défrayé la chronique*, article paru dans « Antidote », 22 octobre 2015. [↑](#footnote-ref-2)
4. Jacques Brunet Georget*, De la chirurgie esthétique à Orlan : Corps performant ou corps performé*, Revue Interrogation ?, 2008.

  [↑](#footnote-ref-3)
5. Silvia Lippi, *Le corps DYP* (Do-it-yourself), *Symptôme et bricolage dans les expériences trans*, article paru dans lundimatin, 20 septembre 2021. [↑](#footnote-ref-4)
6. Christopher Lasch, *La Culture du Narcissisme. La vie américaine à un âge du déclin des espérances*, Paris, Flammarion, 2008, cité p*ar* Elisabeth Roudinesco*, Soi-même comme un roi. Essai sur les dérives identitaires*, Paris, Seuil, 2021, p. 21. [↑](#footnote-ref-5)
7. Ibid. [↑](#footnote-ref-6)
8. Georges Devereux, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Flammarion, Paris, 1985, p. 203. [↑](#footnote-ref-7)
9. Ibid, p204-205. [↑](#footnote-ref-8)
10. Ibid, p 208. [↑](#footnote-ref-9)
11. Dante, *La divine comédie.*

*Nel mezzo del camin di nostra vita,
mi ritrovai per una selva oscura,
ché la diritta via era smarrita.*

Au milieu du chemin de notre vie
je me retrouvai par une forêt obscure
car la voie droite était perdue.

  [↑](#footnote-ref-10)
12. Manfred Pohlen, *En analyse avec Freud*, Editions Tallandier, 2010, p 241 (Titre original : *Freud Analyse. Die Sitzungsprotokolle Ernst Blums von 1922*, paru en 2006). [↑](#footnote-ref-11)
13. Ernst Blum, « Notes », établies en 1972-1973 par Ernst Blum sur son analyse avec Freud d’après les comptes-rendus de 1922, Note 3.3 (en annexe de *En analyse avec Freud*). [↑](#footnote-ref-12)
14. Manfred Pohlen, déjà cité, p 243. [↑](#footnote-ref-13)
15. Ibid, p. 200. [↑](#footnote-ref-14)
16. « *Il est vrai que les guerres vident les asiles psychiatriques. Les maladies mentales régressent. On peut en déduire que la guerre a des vertus curatives. Les pulsions agressivent refoulées trouvent leur emploi. Comme si on soulevait le couvercle d’une marmite*», Edmond, pseudonyme de JLG, dans *1966 MASCULIN FEMININ/15 faits précis* de Michel Vianey, p. 24, 2017 (réédition), 202 éditions. [↑](#footnote-ref-15)
17. Sigmund Freud, *«*Pourquoi la guerre ? *», dans Œuvres complètes, tome XIX, Puf, 1995, p. 70.* [↑](#footnote-ref-16)
18. Fabrice Bourlez, *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstruction du genre,* Hermann Editeurs, 2018, p. 12. [↑](#footnote-ref-17)
19. Sigmund Freud, « Malaise dans la civilisation », dans *Œuvres complètes*, volume XVIII (sous le titre Malaise dans la culture), Puf, 1994, p. 291. [↑](#footnote-ref-18)
20. Sigmund Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », 1917, dans *L’inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Paris, 1985, p. 186. [↑](#footnote-ref-19)
21. Fabrice Bourlez, « Au-delà de la différence des sexes », dans *Queer psychanalyse* (déjà cité), p. 291. [↑](#footnote-ref-20)
22. Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, PUF, 1968, Paris, p. 141. [↑](#footnote-ref-21)
23. Eric Marty, *Le sexe des Modernes. Pensée du neutre et théorie du genre,* Seuil, 2021. [↑](#footnote-ref-22)